



Cybergegeo : European Journal of Geography

E-Topiques

Bruno Koper

La côte marocaine à vélo (février 2007) : Casablanca

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Bruno Koper, « La côte marocaine à vélo (février 2007) : Casablanca », *Cybergegeo : European Journal of Geography* [En ligne], E-Topiques, mis en ligne le 02 novembre 2009. URL : <http://cybergegeo.revues.org/index22746.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : CNRS-UMR Géographie-cités 8504
<http://cybergegeo.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://cybergegeo.revues.org/index22746.html>
Document généré automatiquement le 14 mars 2010.
© CNRS-UMR Géographie-cités 8504

Bruno Koper

La côte marocaine à vélo (février 2007) : Casablanca

- 1 Casablanca n'a pas bonne réputation, en tout cas, ce n'est pas comme les cités impériales de Rabat, Fès ou Meknès, une ville où l'on aimerait flâner dans ses rues, se perdre dans son Histoire et passer un peu de son temps libre pour humer l'air de l'exotisme local. Non. Casa-la-blanche n'attire pas le visiteur qui a payé cher pour ne pas perdre son temps à retrouver ici ce qu'il croit avoir chez lui. L'immense cité cosmopolite jugée imprévisible car peu sécurisante (on se souvient des attentats de mai 2003) est "hors d'usage" des voyageurs et déclarée sans intérêts touristiques majeurs pour les professionnels des sentiers battus du tourisme de masse. Prudents, ils préfèrent diriger leurs cargaisons humaines vers des villes plus riches artistiquement, plus inspirées par le passé et bénéficiant d'un environnement plus "estival" coïncidant mieux avec nos rêves marocains, fussent-ils dopés et surannés. Pourtant, à bien y regarder assis sur sa bicyclette pédalant sans forcer, on y trouve son petit bonheur, et Casablanca surprend, étonne et éblouit le visiteur qui, libre d'*a priori*, sans prétentions intellectuelles, veut bien faire l'effort d'appréhender cette curieuse cité. Un lieu d'Histoire comme on n'en fait plus. Une cité exceptionnelle. Rare.
- 2 De l'aéroport Mohammed V au centre-ville il y a théoriquement 30 km, j'en ferai pratiquement 40. Tout est fait pour la voiture, les cars, les bus, moins ou rien pour le vélo. Surtout le soir. J'ai sans doute raté la bonne sortie de l'aéroport, car m'étant perdu dans la nature, un gamin m'a dirigé vers une route qui s'est vite transformée en autoroute à péage interdite aux vélos, bien sûr ! Heureusement que l'ancienne route, à peine goudronnée, abandonnée, suit parallèlement la nouvelle autoroute, mais la nuit tombée, continuer à rouler à l'aveuglette dans le noir, l'âme coincée entre la rate et l'estomac, c'était prendre un risque à peine calculé. D'ailleurs, quelques kilomètres plus loin, un homme me déconseille fortement de poursuivre mon chemin : "c'est trop dangereux pour vous" – me dit-il, sans toutefois me préciser la nature du danger virtuel. Mais l'ange gardien me donne un bon conseil : "dans quelques kilomètres vous n'avez qu'à traverser le grillage, sauter par-dessus la barrière de protection et prendre l'autoroute pendant 5 km et la quitter à Bouskoura". "Et la police ?" demandai-je. "Quelle police ? Il n'y en a pas, seulement de rares patrouilles du service d'entretien de l'autoroute, mais vu votre âge, ils ne vous diront rien". Serviable le bonhomme, certes, mais vexant car évoquer mon âge ! Quelle impolitesse, voyons ! En effet, mon insolent sauveur ne mentait pas, car à peine un kilomètre plus loin, derrière un terrain vague, à gauche, un gros trou dans le grillage, qui brille comme une araignée d'or sous la lumière des réverbères, m'invite à monter sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute éclairée. Vu l'état du grillage, je n'étais ni le premier ni le dernier à gruger ainsi le poste de péage. N'ayant fait aucune mauvaise rencontre, 4 km plus loin, je prenais la sortie "Bouskoura" et de là, une Nationale plus ou moins éclairée au revêtement impeccable m'amenait directement vers la Ville Blanche.
- 3 La banlieue de Casablanca est immense, tentaculaire, aspirante et je piste dans le noir le long fleuve agité des milliers de voitures, mobylettes, motos, camions, bus, vélos et charrettes qui s'engouffrent sans façon dans la ville en effervescence nocturne. Où suis-je ? Je ne sais pas. Aucun plan, aucune indication. Peu importe, "de toute façon, me dis-je, au bout du chemin il y a la médina et la mer." Je suis des avenues, des boulevards les uns plus grands que les autres, bordés de palmiers et d'arbustes, je traverse des places, des carrefours, des jardins, des ronds-points, je "visite" à contrecœur des quartiers élégants avec des maisons fleuries de bougainvilliers, j'ai l'impression de tourner en rond, de faire des allers-retours et de repasser plusieurs fois par les mêmes endroits. Tout se ressemble. La nuit, tous les chats sont gris, à

Casa, la nuit, toutes les maisons sont blanches... Non sans mal, je trouve la Place des Nations Unies, le boulevard Hassan II, la rue Chaouia et, enfin, la rue Léon l'Africain avec "mon" hôtel Miramar que personne ne connaît dans les parages, et qui n'a pas changé depuis l'année dernière.

- 4 A vrai dire, même s'il ne figure plus dans les guides les plus accessibles aux routards, c'est un établissement, correct, propre et pas cher, avec un confort minimum garanti, c'est-à-dire : eau froide et douches communes à tous les étages, et dans la chambre, lit double (pour moi et mon vélo), armoire sans tringles, table, deux chaises, lavabo, bidet et même serviette. Par la fenêtre de la chambre j'ai la vue sur l'arrière-train de l'hôtel Sheraton Caesar dont le nombre d'étoiles, le luxe et le côté artificiel (les palmiers du hall d'entrée sont en carton-pâte et les portiers sont déguisés en pingouins arabes) contrastent avec l'humilité et l'authenticité de mon *locum* populaire. Certes, les soupirs de mes voisins qui règlent leurs comptes amoureux dans la chambre à côté me dérangent un peu, mais la fatigue de mon vagabondage nocturne à travers la ville a vite pris le dessus sur toute tentative de rester éveillé. Et puis Morphée, dieu des songes, fils de la nuit et du sommeil, en bon samaritain, m'a promis de passer dans ses bras une nuit calme et récupératrice.
- 5 Au début du XIX^e siècle, Casablanca alias Dar-el-Beïda, jadis port florissant mais victime expiatoire de conflits d'intérêt entre les puissances européennes et des sultans, dépérit et devient un petit village oublié de 600 âmes. La ville ne renaîtra qu'avec l'instauration du Protectorat en 1912 et par la volonté du premier résident général français Louis Lyautey qui veut en faire le centre économique, administratif et le principal port du Maroc. Aujourd'hui, "Casa" c'est au moins 4 millions d'habitants et la capitale économique du Royaume.
- 6 Drôle de personnage, que *Louis-Hubert Gonzalve Lyautey*. Ce militaire saint-cyrien excentrique et académicien va forger les institutions du futur Etat marocain et tenter, en tant qu'acteur colonial, d'imprimer dans la pierre et l'urbanisme de Casablanca l'imagerie française de la III^e République. Lyautey est à la fois un militaire conquérant, un colonisateur brutal, mais aussi un rêveur, un romantique et un artiste. De naissance et d'éducation conservateur et monarchiste, l'homme s'affirmera au Maroc comme réformateur, moderne et visionnaire. Il tentera ce qu'il croyait possible et utile : ancrer l'esprit français sur l'authenticité maghrébine, la modernité européenne sur le patrimoine local, miser sur le futur sans détruire le passé.
- 7 Pour cela, Lyautey va faire appel, dès 1920 aux architectes français, principalement au parisien Henri Prost, urbaniste et sociologue qui va créer un style résolument franco-marocain, monumental, digne d'une capitale. Supervisé par le résident général lui-même, Prost n'aura été, en somme, que l'exécuteur génial des desseins colonisateurs du maréchal. Il donnera cependant à la nouvelle Casablanca un cachet stylistique unique, assez harmonieux et étrangement "métissé" où l'on trouve des réminiscences du style néo-classique, bourgeois haussmannien, art déco et néo-mauresque ou même perse totalement kitsch auxquels s'ajoutent les éléments décoratifs arabes traditionnels, zelliges, mosaïques, stucs, verreries, panneaux de cèdre, ferronneries.
- 8 L'objectif "civilisateur" de Lyautey était de tenter d'acculturer des styles européens sur la terre d'Afrique et ce fut une rude bataille que le militaire gagna car il fut, sans le savoir (le mot n'avait pas encore l'acception actuelle), le promoteur du postmodernisme qu'on définit aujourd'hui comme une tendance architecturale qui fait place à plus d'individualité, de poésie et d'originalité dans la conception architecturale. La philosophie du postmodernisme c'est le *melting pot* de styles parfois éloignés, idéologiquement hostiles, le métissage des esthétiques et des pratiques artistiques diverses, parfois franchement contradictoires. La tâche est loin d'être facile, car comment associer intelligemment dans un équilibre de masses et de formes sur le même plan, la subtilité des arcades arabes des mausolées saadiens à la solidité opaque des colonnades néo-classiques, la transparence lumineuse des palais almohades à

la lourdeur "bourgeoise" des façades haussmanniennes ? Comment juxtaposer, en acceptant l'inévitable dysharmonie des couleurs, la pâleur polychrome des fresques romantiques à la puissance chromatique des zelliges maroco-andalous ? Et puis, enfin, peut-on confronter sans nuisance mutuelle l'iconographie figurative et anecdotique de l'Occident chrétien au silence de l'abstraction sacrée des mosaïques géométriques de l'Islam ? Et bien oui, on le peut, et Casablanca est pleine d'exemples réussis de l'impossible cohabitation des styles.

9 Prenons le vélo et effectuons une petite promenade à travers la cité.

10 A deux pas de mon petit hôtel se trouve l'une des principales artères de Casablanca : l'imposant boulevard Mohammed V, trait central et ligne de démarcation entre l'ancienne médina et la ville nouvelle, européenne. Longtemps, cette voie bordée de bâtiments solides aux façades haussmanniennes et décorations tarabiscotées d'inspiration marocaine était considérée comme les "Champs Elysées" de Casa. Depuis quelques années, le boulevard, quoique très animé le soir, est comme abandonné à son destin qui n'est guère brillant, à l'exemple de ce qu'était il y a encore deux décennies le "bijou" du lieu : l'hôtel Lincoln (photo 1). Construite en 1916 par Hubert Bride, cette belle bâtisse aux proportions monumentales, solennelles, chef d'œuvre couleur sable de l'Art déco local avec balcons et fenêtres arabes, tombait complètement en ruines et semblait même condamnée à la démolition pure et simple étant donné le peu de considération pour le passé "colonial" des édiles municipaux et le grand appétit pour de nouvelles parcelles constructibles que manifestent les requins de l'immobilier : les "requins-fouineurs" étrangers, notamment français, qui possèdent des moyens et profitent de l'exceptionnelle conjoncture qui se présente. Le Maroc, misant sur la clientèle haut de gamme, brade ses riads, ses villas coloniales, son patrimoine immobilier, et s'est lancé depuis quelques années dans une politique active de développement. D'ailleurs *Le Figaro* du 24-25 février 2007 ne titrait-il pas : "L'immobilier brille de tous ses feux au Maroc" ? Cependant, les esthètes et les amoureux de la ville se sont activés, ont pétitionné, protesté et, apparemment, les échafaudages qui couvrent la façade de l'Hôtel Lincoln, côté boulevard, promettent la sauvegarde du monument.



Photo 1 : Le fameux hôtel Lincoln en désuétude...

11 Presqu'en face du fantomatique hôtel Lincoln se trouve le Marché Central, mini-marché en dur où l'odorat et la vue sont à la fête et où les Casablancais du quartier peuvent s'approvisionner

en fruits, légumes, viandes. Mais pour le visiteur étranger c'est surtout, le "coin poisson", fameux, situé au centre du marché, qui attire l'attention avec la présentation très originale de la marchandise : les étals sont posés verticalement et ressemblent à une exposition de tableaux de natures mortes.

12 Prendre son petit déjeuner en face du marché est un plaisir visuel et une expérience olfactive qui ne se refuse pas. L'omelette, le pain sec et le fameux café-crème à la mode marocaine (90 % de lait et un zeste de café pour donner l'illusion du goût) me suffiront amplement pour commencer l'exploration de la ville qui se réveille. L'estomac moins calé par ce qui a été consommé que par l'impatiente curiosité et le désir de l'aventure, devra attendre le soir pour se consoler d'un bol de harira, délicieuse et onctueuse soupe de pois chiches et de nouilles, un vrai "velours pour l'estomac" ! On ne vient pas à Casablanca pour s'emplier la panse, même si les princes de la gastronomie considèrent que la cuisine marocaine est l'une des meilleures au monde....

13 Du marché Central, il suffit de donner quelques coups de pédales sur le Boulevard Hassan II pour arriver à l'immense Place des Nations Unies dont un côté est occupé par l'imposant palais de justice construit en 1925 par des Français, certes, mais dont le style parfaitement hybride fait tourner la tête aux historiens de l'art les plus avertis. Quelle idée d'avoir introduit un immense perron d'inspiration perse dans une architecture qui panache le style colonial *made in France*, la tradition marocaine et, bien sûr, un zeste d'Art Déco maghrébin ? Cette bizarrerie stylistique, si elle peut choquer les puristes, peut plaire à ceux qui trouvent dans ce mystérieux amalgame de "mauvais goût" un étrange sentiment de beauté fut-elle kitsch (photo 2). C'est tout près de ce bâtiment que se trouve le consulat général de France qui garde dans son jardin, derrière les grilles la statue équestre du maréchal Lyautey qui regarde la place d'un air conquérant.



Photo 2 : Le palais de justice de Casablanca, un "métissage" architectural très réussi

14 En prenant le boulevard Bachdi, on arrive à l'étonnante ex-cathédrale du Sacré-Cœur (photos 3 et 4), église catholique construite en 1930, mais fermée, désaffectée, laissée de longues années à l'abandon, squattée par une faune impénitente puis, finalement, reconvertie en "palais de la culture", centre d'expositions (l'école des Beaux-Arts est tout près) ou salle de concert.

- 15 Par chance, la porte est largement ouverte et le quidam chaussé de babouches jaunes, affalé sur une vieille chaise fait office de gardien du temple désert. "Français ?" demande-t-il. "Oui". "C'était une belle église quand il y avait les Français, il y avait du monde, mais on l'a fermé à l'Indépendance, c'est triste" dit-il en regardant l'intérieur baignant dans une lumière blanche.



Photo 3 : L'ancienne cathédrale du Sacré-Cœur, devenue aujourd'hui un centre culturel.



Photo 4 : L'intérieure de l'ex-cathédrale du Sacré-Cœur. Grande beauté !

- 16 Quelle étrange sensation que d'entrer dans une nef entièrement chaulée, complètement vide où l'effet de silencieuse verticalité réussi par l'architecte Paul Tournon vous saisit à la gorge et vous transporte dans un autre monde, un autre temps, et vous procure une inhabituelle perception du réel non dépourvue de spiritualité et de sacré. Au fond du chœur, les étroits vitraux de couleurs violentes, sortes de zelliges figuratifs, ont l'air d'avoir survécu à l'abandon du lieu.

- 17 Par un escalier encrotté, royaume des pigeons que je dérange en parfait intrus, on accède au sommet des tours au faux air de minarets d'où la vue sur Casablanca est... imprenable. Explorée d'ici, dans l'intensité lumineuse de l'hiver marocain, la ville est vraiment blanche, contredite seulement par la sombre masse de la mosquée Hassan II avec son haut minaret qui interrompt le ruban bleu de l'océan. L'ex-cathédrale ressemble à un bunker blanc en béton d'où toute décoration extérieure (sculptures, peintures, bas-reliefs...) a disparu (photo 5).



Photo 5 : La majestueuse (et contestable) mosquée Hassan II

- 18 A deux pas de l'ancienne cathédrale se trouve le poumon vert du quartier européen de Casablanca : le parc de la Ligue Arabe, jardin à la française, promenade des amoureux, espace récréatif et ludique où parmi les multiples rangées de palmiers aux troncs à moitié enrobés de lierre, mais savamment taillés. Sur un terrain dégagé, des aficionados de la pétanque bravent le soleil et rejouent du Pagnol. "Allez... pointe en plombant... nom de Dieu... c'est bien... elle a bouchonné... non... elle colle pas au cochonnet... tiens, à toi maintenant... tire bien et on s'offre une Fanny..."
- 19 On se croirait à Marseille, il ne manque que le verre de pastis...
- 20 De là, pour arriver au monument-phare de Casablanca, le minaret de la mosquée Hassan II, il faut suivre pendant des kilomètres les "grands boulevards" décorés de palmiers : Brahim Roudani, Mohammed Zerkouni, Ziraoui, Moulay Youssef et Sidi Mohammed.
- 21 La circulation dans ces quartiers d'affaires est intense, les voitures klaxonnent, les piétons se bousculent et les clients des cafés sirotent nerveusement leur boisson. *Time is money !* Je découvre par surprise une piste cyclable relativement respectée par les automobilistes, elle sauve la situation et donne l'illusion d'être à peu près en sécurité. Je remarque à l'occasion que le pictogramme signifiant la piste est bien différent de chez nous. En France, la silhouette du cycliste est décontractée en position relevée, en balade, à Paris elle est même absente, à Casablanca l'image est celle d'un coureur cycliste penché sur sa bécane tentant de battre le record de l'heure !
- 22 En route, on constate que Casa est une énorme métropole cosmopolite mais - faut-il s'en étonner ? - aux criantes contradictions. On passe sans s'en apercevoir des rues et carrefours pleins de magasins aux élégantes devantures illuminées portant les noms des grandes marques internationales aux quartiers déshérités sans commerces, on passe de l'ombre portée des super

modernes tours "Casablanca Twin Center", centre des affaires d'une incontestable "modernité *made in USA*" (Casablanca est jumelée avec Chicago) situé en bordure du quartier huppé, clean et résidentiel du Mâarif aux bidonvilles du quartier Ouest, îlots de misère "pittoresques," oubliés des promoteurs et perdus dans l'océan de richesse ; disgrâce à la dérive de l'élégance urbaine de la cité. On se croirait à la campagne, dans un de ces villages chaouïa avec leur courette intérieure et leur basse-cour caquetante. C'est d'ailleurs, sur le terrain nettoyé de plusieurs bidonvilles que fut bâtie la toute proche et colossale mosquée Hassan II.

23 "Casablanca deviendra une ville unique en son genre avec cette mosquée unique en son genre" avait annoncé S. M. Hassan II désirant sans doute battre toutes les performances du fameux livre "Guinness" des records dans le domaine des édifices religieux et, à l'exemple de son "modèle", le visionnaire Lyautey, d'imprimer un cachet exceptionnel et extrême au tissu de la ville, lui donnant, assurément, son monument le plus prestigieux conçu comme symbole de son environnement architectural. Il faut reconnaître que l'œuvre de l'architecte français Michel Pinseau, construite en cinq ans par le maître d'œuvre Bouygues, est impressionnante.

24 Située au bord, sinon carrément sur l'eau, les vagues à marée haute lèchent les soubassements à pilotis noyés dans le béton de la mosquée et la bruine marine condensée du brouillard matinal enveloppe le bâtiment d'un rideau de mystère. C'est alors que la Grande Mosquée s'habille d'un air spectral et ressemble à un navire fantôme dont on ne voit que le sommet échoué dans un port exotique. Mais l'aspect performance, exploit et "épate" du monument qui fait fondre d'admiration les passants saisis d'étonnement, ne doit pas nous empêcher de tourner le regard sur l'environnement où, tout près, derrière un mur blanc, au-delà des cars de luxe qui déchargent leur cargaison de touristes, à l'abri des indiscretions et de la curiosité malvenue, grouillent dans un bidonville la promiscuité, la détresse et l'indigence. Décidément, c'est un coin de contrastes.

25 L'ancienne médina n'est pas loin. J'y entre par une bab (porte) qui donne sur la Koubba de Sidi Bou Smara, une charmante placette très provençale à peine ombragée par un vieux figuier où jouent les enfants. Assis sur un banc pour me reposer, je les observe, je prends des notes dans mon carnet de voyage mais je sais, je sens, que je suis observé derrière les petites fenêtres aux carreaux sales ou les moucharabiehs de fortune, avec un air de méfiance que provoque chaque fois l'intrusion d'un étranger. Abrisée derrière de sobres remparts du XVI^e et protégée jadis par les canons de la sçala du XVIII^e siècle la médina casablancaise n'a ni la dimension, ni la magie, ni la classe de ses soeurs de Fès, Rabat ou Marrakech.

26 Quoiqu'étant le site le plus vieux de la ville, la médina est trop "citadine", trop européenne, trop moderne ; bref, elle manque d'attraits, de mystère et ne provoque aucune angoisse due à l'éventuelle perte dans les dédales de son labyrinthe. Elle ne provoque pas cet indéfinissable sentiment contradictoire de forte crainte et d'irrésistible attraction qui contraint l'étranger à vaincre ses hésitations et à accepter le risque de s'y perdre. Je lis dans la presse locale que l'ancienne médina fait aujourd'hui l'objet d'une vaste opération de restauration, d'amélioration des constructions qui tombent en ruines et que l'objectif de cette tentative est la sauvegarde du patrimoine architectural traditionnel de Dar el-Baïda. Il était temps.

27 En sortant de la médina par le sud, on tombe sur l'immense place des Nations Unies, carrefour d'une circulation en folie. Et là, fini le calme étouffant de la médina et l'ombre rafraîchissante de ses ruelles *intra muros*. Le cycliste doit affronter en plein soleil la circulation urbaine et son chaos. Dans le quotidien casablancais *Le Matin* du 20 février 2007, un article sur "L'enfer au quotidien" dénonce vertement la motorisation galopante de la métropole, son impact négatif sur la mobilité, les interminables files de voitures, la pollution, bien sûr, et l'inquiétant recul des transports collectifs. Les édiles de la cité veulent-ils améliorer la situation ? "Non" répond Abderrahman Ichi. "Il n'y a pas de politique urbaine dans ce sens. Il n'y a pas non plus de politique de circulation pour la ville. C'est ce qui fait la différence avec les grandes métropoles internationales qui anticipent les problèmes". Et là, le journaliste cite comme exemple le plan

de déplacement de Paris (PDP) qui régira la circulation dans la capitale française pour les 15 ans à venir. Comme quoi...

28 De retour dans mon petit hôtel rue Léon l'Africain, je constate sans même avoir le besoin d'écouter aux portes, que mes charmants voisins continuent leur joute amoureuse avec une énergie apparemment inépuisable. Ah, amour, amour, quand il vous tient...

Le Doukkala

29 Pour rejoindre la corniche de Casablanca et la route côtière S 130 vers El Jadida, on quitte la grande ville en traversant sa banlieue sud. Maârif, Racine, Anfa ; quartiers calmes et huppés, proches de la plage, sont encore plongés dans un sommeil récupérateur. Quelques kilomètres plus loin, l'ambiance change, c'est Aïn Diaby, lieu à la mode où durant les week-ends la jeunesse dorée de Casa et la clientèle argentée viennent le soir en toute innocence, loin de l'appel du muezzin, s'encanailler dans les nombreuses boîtes de nuit, clubs et discothèques qui blindent le front de mer. Le jour, sur le boulevard de Biarritz, les odeurs du poisson frit, les relents des frites brûlées et des crèmes solaires se mêlent aux fortes effluves d'iode et d'algues et chassent de l'endroit nauséabond les amateurs d'air pur. La nuit, les fêtards éméchés de bonheur ignorent la présence au-delà de la plage du Marabout Sidi Abd er-Rahman, minuscule îlot dans un village blanc d'une trentaine d'âmes posé sur le promontoire rocheux auquel on ne peut accéder qu'à marée basse ; lieu de pèlerinage, site très particulier réservé exclusivement aux musulmans accueillant les personnes atteintes d'envoûtement et de maladies nerveuses.

30 En contrebas de la corniche, sur l'immense plage balayée par les coups de vent, des promeneurs, flâneurs, joggeurs et footballeurs en herbe poussés ou freinés par les tourments d'Eole s'adonnent aux plaisirs estivaux d'une mer aujourd'hui déchaînée. En février, l'Atlantique est encore trop froid pour la baignade et le soleil trop pâle pour le bronzage, restent les longues balades au bord de l'eau.

31 Inutile de s'attarder sur cette corniche saturée d'hôtels, restaurants et cafés aux noms évocateurs, mieux vaut donner quelques coups de pédales et se retrouver en pleine nature du plat pays chaouïa. La route S 130 qui longe le littoral est calme, droite et épouse le modelé du terrain qui "tousse" légèrement par endroit. Elle ne quitte pas de vue la mer dont on entend, à droite malgré la distance, le sourd murmure des rouleaux. A l'époque du printemps marocain, le paysage est étonnamment vert, les champs tapissés de fleurs respirent la fraîcheur des jeunes pousses et le vent du nord secoue les vieux panaches des rares palmiers. Le vélo roule tout seul, le vent pousse et les kilomètres et les villages passent : 15, 30, 50 km... Dar Bouazza, Bir Retma, Sidi Ouaoud.

32 Azemmour (88 km). Petit arrêt sur le pont neuf au-dessus de l'oued Oum er-Rbiaa d'où l'on peut admirer les murailles des vieux remparts portugais qui protègent la médina accrochée au-dessus de la falaise, aux pieds de laquelle coule paresseusement le fleuve qui descend du barrage d'Al-Massira et qui n'a pas l'air d'être pressé de rejoindre la mer. En ce moment, des larges plages de sable abandonnées par le fleuve servent de terrain de jeux aux footeux du coin.

33 Azemmour était jadis un port important et la notoriété de la cité dont le nom berbère veut dire "rameau d'olivier", dépassait de loin celle de Fès ; c'était la ville-phare du Maroc. C'est de l'estuaire situé à 3 km du centre que partit au XVI^e siècle une flotte à la conquête du Mexique et de la Floride. A présent, la ville s'est assoupie et la banale modernité des nouvelles constructions situées hors de l'enceinte médiévale a déplacé le centre vital de la vieille cité et a neutralisé son attrait...

34 16 km plus loin, c'est El Jadida.

35 El Jadida (l'ex-Mazagan) est l'incarnation dans la pierre de la présence des Portugais sur le sol africain. L'histoire de la conquête portugaise est ancienne et édifiante : tandis que les Quattasides de Fès et les Saadiens de Marrakech s'occupent au XV^e siècle de se battre pour le pouvoir et tentent de faire l'unité du sultanat divisé, Henri le Navigateur, jeune *infante*

portugais, héraut de l'expansion coloniale et véritable homme de la Renaissance, âpre au gain et pas indifférent aux richesses convoitées, en profite pour occuper pratiquement tout le littoral marocain établissant des cités, des comptoirs, édifiant des ports, des entrepôts et des forteresses qui deviendront des étapes-relais sur la route maritime des Indes, de Chine et du Japon qui contourne l'Afrique. Mazagan a été fondé un peu plus tard, en 1513, sur les fondations d'une citadelle almohave et la petite garnison portugaise s'est cloîtrée derrière d'épaisses murailles et de solides bastions qui dominent l'océan. Ce qu'on appelle aujourd'hui, la "cité portugaise" très appréciée des touristes et qui constitue une ville dans la ville, est l'ultime trace de la présence lusitanienne qui dura deux siècles et demi.

36 Certes, il y a indubitablement une atmosphère très bizarre dans la semi-obscurité des voûtes gothiques de la "citerne portugaise" qui fut autrefois un bassin qui collectait et stockait l'eau de pluie. L'éclairage zénithal du réservoir provoque sur l'humidité des murs un effet de cache-cache entre les lumières et les ombres vagabondes. On respire un air de mystère et on sent comme une inquiétante et fantomatique présence due à la forêt de colonnes dont l'eau reflète et double l'effet d'étrangeté. Orson Welles l'avait bien compris et tourna quelques scènes dramatiques de son film "Othello" (1952), justement dans cet antique réservoir.

Le présent d'El Jadida n'est pas aussi brillant que son passé. Mais le touriste de passage, bien sûr, ne le voit pas, il passe trop vite à côté de l'essentiel et n'assiste pas au drame qui se joue de l'autre côté de la vitre de sa voiture de location ou au-delà du quartier résidentiel des joueurs de golf. El Jadida, jadis ville culturelle, souffre depuis des années d'un vide artistique qu'on tente de camoufler par la construction au bord de la mer d'hôtels de luxe. Dans les années 70, El Jadida était "La Mecque" des artistes et des intellectuels et le lieu de tournage de films comme "l'Étalon noir", "Harem", "Marco Polo", "Rimbaud" avec la présence de vedettes telles que Richard Burton et Elisabeth Taylor... Dans un article du "Matin" paru en février 2007 Abdelmajid Nejd appelle au secours et constate la déchéance de sa ville "un mal sans avertir s'abat sur la ville. La culture devient une denrée rare. Le théâtre municipal commence à connaître une étrange déconfiture, les salles de cinéma se volatilisent, la bibliothèque municipale ressemble plus à un dépotoir de livres sans valeur qu'à une vraie bibliothèque et, pour finir, le culturel à El Jadida est réduit à néant..."

37 En quittant la ville pour rejoindre 85 km plus loin l'autre pôle d'attraction touristique nommé Oualidia, on est aussitôt récompensé pour l'effort entrepris. Encore faut-il trouver la bonne sortie de la ville. La rafraîchissante nature du littoral se substitue à la défaillante culture de la ville.

38 Durant les premiers 20 km jusqu'au port Jorf Lasfar, la route côtière S 121, ignorée des cars et poids lourds qui préfèrent la Nationale P 8 pour rejoindre plus vite Essaouira et Agadir, traverse un paysage désert et glisse littéralement sur la lande dénudée à fleur de rocher le long d'une côte sauvage offrant des paysages à couper le souffle du cycliste.

39 Au Cap Blanc, l'océan montre sa colère, et ses vagues de 5-6 m de hauteur frappent la sombre falaise avec une violence qui secoue le promontoire et le sol aux alentours. Les tourbillons d'écume éclaboussée blanchissent la mer sur des centaines de mètres de rivage et on dirait qu'un furieux démiurge profite de la mousse océane pour faire sa lessive. Les grognements des vagues venant se fracasser sur les rochers étouffent le cri des rares oiseaux qui osent voler et affronter la tornade marine et troublent le silence supposé du site par un irrésistible écho d'effroi. J'ai rarement vu une mer aussi démontée.

40 Mais ce n'est pas l'ire de l'océan qui fut la cause du drame du sous-marin français qui échoua au pied des hautes falaises jaunes du Cap Blanc ; c'est la guerre. La mer n'était que le témoin muet d'un fait peu connu de l'historiographie maritime. Le sous-marin "La Méduse" bombardé par l'aviation américaine en novembre 1942 pour des raisons stratégiques, fut sabordé et coulé. Il n'y eut pas de victimes. Malgré plusieurs tentatives de renflouage dans les années 56-57, le bâtiment de guerre est resté sur place et gît toujours sur les lieux de son

naufnage. On peut le voir, paraît-il. Sans doute par marée basse. Malgré tous mes efforts pour l'apercevoir dans l'énorme creux entre deux immenses vagues, il était clair que par un temps de tempête "La Méduse" restait invisible, ce qui est normal pour un sous-marin.

41 Celui qui pense que Oualidia c'est le "Saint-Tropez" marocain, n'a sans doute jamais vu ni l'une, ni l'autre de ces localités. Certes, il y a la mer, la plage et le soleil, il y a aussi les restaurants, les discothèques, les somptueuses résidences et les hôtels quatre étoiles, il y a surtout un effet de mode, de snobisme, qui attire les citadins. Cela est-il suffisant pour comparer l'incomparable ? On vient ici de Casablanca et même de Marrakech moins pour voir que pour se faire voir. Pour ainsi dire, il n'y a rien à voir ni à faire à Oualidia, comme à Saint Tropez, d'ailleurs, mais la ressemblance s'arrête là. L'attrait principal et unique de la ville c'est sa fameuse lagune, une plage calme aux eaux tranquilles séparée de la houle vociférante par des îlots de rochers d'une étrange consistance. Fondée au XVIII^e siècle par le sultan saadien El-Walid qui lui a donné son nom, Oualidia (ou Walidia), étalée sur un promontoire en forme d'amphithéâtre aux pentes douces et fleuries, a deux visages : celui du haut, bourg arabe que traverse la S 121, sans attrait particulier à part ses commerces, sa poste, son kiosque à journaux, son marabout situé au milieu d'un terrain vague et mon petit hôtel Essakia el-Hamra dont le propriétaire est un ancien garçon de café du casino de Divonne-les-Bains, comme le prouve l'image encadrée d'un jeune homme en blouse blanche et à la coiffure "afro", se tenant au garde-à-vous et portant fièrement un plateau vide. La photo est accrochée à la place d'honneur en haut de l'escalier. L'homme, aujourd'hui grisonnant, vêtu d'une djellabah, portant des babouches, garde un très bon souvenir de ses dix-huit années passées en France à servir des clients dont la générosité lui a permis d'acheter l'hôtel. Le second visage de Oualidia c'est la ville basse, près de la lagune, village de pêcheurs, attraction pour touristes et photographes, mais surtout un quartier de restaurants chics spécialisés dans le poisson frais, les huîtres et les fruits de mer. Quant aux cartes postales montrant un coucher de soleil *on the lagoon* digne du Sunset Boulevard à Hollywood, ce n'est qu'une astucieuse manipulation chromatique d'images due au logiciel Photoshop.

42 La région côtière qui s'étale entre El Jadida et Safi (140 km), plus exactement entre le Cap Blanc et le Cap Beddouza (80 km), s'appelle le Doukkala (photo 6).



Photo 6 : Le rivage entre El Djadia et Safi est escarpé et magnifique

43 On quitte Oualida, qui est pourtant au centre de la région, sans regret aucun, d'autant plus qu'à peine l'agglomération finie, commence un paysage extraordinaire et curieux. Cette fois, la petite route côtière d'excellente qualité qui longe depuis une centaine de kilomètres le littoral vire à gauche et s'écarte un peu de la mer qu'on devine néanmoins au-delà des hautes dunes de sable d'or par la présence des panaches blancs de ses rouleaux en colère et par la sourde rumeur de ses vagues. Entre les lointaines dunes et la route, s'étale une longue et profonde vallée sauvage par endroit, parfois remplie de salines abandonnées ou en activité produisant du sel gemme qu'on dépose en pyramides près des hangars. Des petits étangs saumurés qu'on suppose peu profonds et des marais salants envasés complètent le décor de la vallée par ailleurs très agricole, où l'on cultive carottes, radis blancs, navets et tomates (photo 7). D'immenses serres promettent d'ailleurs des récoltes abondantes.

**Photo 7 : Le Doukkala**

44 Dans le Doukkala, en février, l'activité agricole bat son plein. Au bord de la chaussée, des ouvriers s'affairent dans les hoquets des pompes à eau, mais surtout dans la bonne humeur, à laver, à rincer, à nettoyer, à sélectionner et à calibrer des tonnes de carottes. En constatant la richesse de la vallée, on comprend qu'au Maroc les exportations maraîchères arrivent en troisième position après l'exportation de l'huile d'olive et des agrumes. Les cultures des primeurs constituent donc l'un des piliers du secteur fruits et légumes du pays, grand exportateur mondial. Ces performances résultent d'une politique agricole nationale qui consiste depuis quelques années à regrouper des lopins de terre souvent disséminés dans une région, mais appartenant à un seul propriétaire, à aménager des réseaux d'irrigation, à rationaliser le système agraire jusque-là parcellaire et, enfin, à mécaniser les exploitations pour les rendre plus rentables.

45 A côté de l'aspect économique de la région, il en existe un autre, écologique. Car le Doukkala (surtout le tronçon du littoral entre Sidi Moussa et Oualida) est un site exceptionnel inscrit sur la liste des zones humides sous forme d'une convention internationale patronnée par l'UNESCO et ratifiée en 1982 par le Maroc. La convention considère que la fonction écologique des zones humides, en tant que régulateur des régimes des eaux et en tant qu'habitat d'une faune et d'une flore précieuses, est vitale et indispensable. La région est très active et attentive à la problématique des ressources naturelles et de la biodiversité. Profitant de la journée mondiale des zones humides, le département de biologie de la faculté des sciences d'El Jadida organisait en février 2007 un colloque portant précisément sur « Les oiseaux d'eau et

zones humides ». La vallée que je surplombe de la hauteur de ma route comme d'un belvédère, et au fond de laquelle croupissent des marécages et des amas d'eau stagnante est réputée pour son rôle d'escale migratoire des oiseaux d'eau. On a compté jusqu'à 114 espèces dont la nette rousse, la sterne hausel, le busard cendré, la sarcelle marbrée et bien d'autres sauvagines qui trouvent ici un lieu de villégiature calme et rassurant.

- 46 Le Cap Beddouza (36 km) ressemble beaucoup au Cap Blanc. Les deux pointes de rocaille sont comme deux frères siamois attachés pour toujours par le cordon des falaises. L'Atlantique continue à donner des coups de boutoirs dans le roc du cap faisant trembler tout le promontoire et arrosant le cycliste que je suis, admiratif et fasciné, qui bravant l'imprévisible Zéphyr, ose s'approcher de l'escarpement. Plus loin, 30-40 mètres plus bas, c'est le bouillonnement de mousse et d'écume, la danse des remous et des tourbillons, l'incessant aller-retour des rouleaux qui s'extirpent contre les parois dont la verticalité fait tourner la tête. Le bruit est infernal ; serait-ce la lutte à mort entre Neptune et Vulcain, dieux récalcitrants qui règlent leurs comptes mythologiques sur cette terre africaine se refusant à tout compromis, à toute paix des braves ? Il y a de quoi perdre la tête et même le nord. C'est ce qui arriva à un brave cachalot de dix mètres de long et pesant dix tonnes qui, un matin de mai 2006, fut trouvé mort sur le rivage non loin du Cap Beddouza. Fut-il déboussolé par l'ire de l'océan ou plutôt victime du braconnage maritime des pilleurs d'ivoire naturel et d'ambre gris ? On ne sait et, puisqu'il n'était pas possible, vu l'inaccessibilité du terrain, ni de tracter, ni d'élever le cadavre de l'odontocète, on procéda officiellement à son enterrement dans sa position initiale. Ainsi, au Cap Blanc repose le sous-marin "La Méduse" et au Cap Beddouza le cachalot : deux victimes de la folie des hommes.

Le tajine de Talmest

- 47 En venant du Cap Beddouza par la route du littoral, on s'invite à Safi par une belle et longue descente qui couronne les efforts produits sur la côte. Efforts récompensés, d'ailleurs, par des images d'une autre époque : des paysans labourant leur lopin de terre avec une charrue en bois qui ferait merveille dans n'importe quelle collection d'un musée ethnologique en Europe. A bien regarder, celle-ci est même moins perfectionnée que la charrue qui figure sur une des vignettes des *Très Riches Heures du duc de Berry* (XV^e siècle). Tiré par un âne ou un dromadaire, guidé par l'homme qui lutte avec la pierrasse qui tapisse son champ pour creuser les raies, l'antique instrument aratoire est cependant d'une redoutable solidité. Les pierres déterrées sont ramassées et servent à clôturer la parcelle.
- 48 Comme la plupart des villes du Maroc qui bordent l'Atlantique, Safi est un ancien village berbère qui précéda l'époque phénicienne et fut occupé au XV^e siècle par les Portugais. A l'abri, situé dans une anse encadrée de falaises, le lieu se prêtait parfaitement à l'établissement d'un port de commerce, c'était aussi la résidence du gouverneur.
- 49 Aujourd'hui, Safi est une ville à triple visage qui étale fièrement son agglomération de 260 000 habitants sur une douce pente qui scrute l'océan.
- 50 En contrebas, près de la mer, l'ancien quartier, aujourd'hui touristique, qui se niche à l'ombre du château Ksar El-Bahr, présente toutes les facettes d'une ville arabe grouillante de vie et d'activités avec l'indispensable médina emmurée derrière de hauts remparts en pente avec tout en haut l'ancienne forteresse portugaise la Kechla et, plus bas, en descendant la rue du Socco, ses souks multicolores, son lacs de ruelles glissantes, ses petits restaurants aux effluves de poisson frit et ses hôtels privés d'étoiles et ignorés ou déconseillés par les guides touristiques.
- 51 En attendant la nuit, une fois installé, la bicyclette mise au repos, j'ai eu envie de quitter la chambre du 3^e étage de l'hôtel Essaouira (coincé dans une minuscule venelle pentue au bord de la médina), d'acheter un quotidien local sur la Place de l'Indépendance toute proche, de m'asseoir sur une terrasse de café qui donne sur le boulevard du front de mer, près de l'ancien port, en face de l'entrée de la médina et de commander, comme à mon habitude, un café crème : ici, on le sert archi-sucré, bien mousseux, toujours dans un verre à moutarde avec deux ou

trois gros morceaux de sucre brut et avec un grand verre d'eau, sans doute pour faire passer le goût du café. J'ai remarqué toutefois qu'on me sert le plus souvent le café, si je ne le précise pas, dans une petite tasse à l'européenne avec du sucre en sachet, sans le traditionnel verre d'eau, connaissant, sans doute, les appréhensions des touristes étrangers à qui on déconseille fortement de goûter à l'eau du robinet.

52 Plus haut, sur la colline, c'est la ville "européenne", moderne, déserte, avec des avenues propres bordées de palmiers, des villas dont les murs de protection débordent de bougainvilliers éternellement en fleurs dans lesquels se cachent les systèmes d'alarme, des banques aux façades *high tech*, la grande poste, des cafés (où l'on sert le café-crème avec un verre d'eau), un lycée, des restaurants et même des night-clubs fréquentés par les noctambules safiotes en quête de sensations. Autour de la Place Mohammed V, au milieu de laquelle on a placé, en espérant battre un record, une sorte d'immense monument absurde en forme de pot de tajine en céramique, se trouve la cité administrative avec ses services municipaux comme la Chambre de Commerce, la Préfecture, les Impôts et le siège de la wilaya qui surprend par son architecture osée. Question de prestige, car Safi est le chef-lieu de la région Doukkala-Abda. C'est dans ce quartier policé de Safi que M'hammed Chekkouri, ancien avocat, a eu l'idée de créer l'année dernière avec le bureau local de l'Union des écrivains comme partenaire, le premier café littéraire de la ville. "L'objectif du café", dit le fondateur, "est d'ancrer un fait culturel dans la ville, de réconcilier le citoyen de tout âge et de tout niveau social avec la 'vraie culture' et, surtout, de prohiber l'usage immodéré de la télévision qui cause la perte des sensibilités inférieures..." En peu de temps, le café de maître Chekkouri est devenu un lieu incontournable des soirées culturelles, poétiques, musicales, un lieu d'expositions d'artistes et un pôle de discussions. Comme quoi, le pari et la passion du possible associés au courage et à l'imagination peuvent déplacer la montagne de l'indifférence et de l'ignorance...

53 La banlieue sud de Safi comprend la ville industrielle : un port sardinier et des usines de conserves qui empestent toute la région dès que le vent a l'indélicatesse de souffler vers le nord. La route de Souira Kedima qui traverse ce quartier sordide de Safi semble désolée et les hauts murs des conserveries situées des deux côtés de la route coincent et enferment le voyageur dans un univers claustrophobe inquiétant. Est-ce le signe visible que le secteur de la pêche au Maroc serait frappé par une crise sans précédent, vu que sa flotte est obsolète, la législation floue et aux mains d'une mafia qui manipule les prix ? Pourtant, le Maroc occupe le premier rang mondial dans la capture et l'exploitation des sardines. Mais les temps changent : "le poisson, traditionnellement surnommé 'l'aliment du pauvre', vu son prix qui flambe, est à présent hors de portée des bourses modestes", s'alarme Abdellatif El Azizi dans *Maroc Hebdo*.

54 Le matin, près des portes d'usine, des femmes attendent l'ouverture et semblent ignorer la situation et les odeurs qui saoulent.

55 Quelques kilomètres plus loin, apparaît à l'horizon l'immense complexe industriel de l'Office chérifien des phosphates dont l'activité est prédominante dans l'économie de Safi, devenue ainsi la capitale nationale de l'industrie chimique. Certes, la gloire et le profit que tirent la ville, la région et le pays de la décentralisation, de l'industrialisation régionale et surtout de la transformation des phosphates est certaine, mais pour le cycliste qui pédale sans casque, sans masque à gaz et sans lunettes de plongée, la transformation du phosphate brut en acides phosphatés n'appartient pas aux plaisirs qu'on attend d'une randonnée cyclo touristique à travers le Maroc. "Actuellement, des études épidémiologiques et les campagnes de mesure de la qualité de l'air indiquent que la situation de la ville est de loin meilleure que celle des villes des autres régions", déclare le wali de Safi. Rassuré à moitié et me frottant à la ferraille rouillée du combinat fumant et puant, je poursuis ma route vers Souira en m'offrant une belle grimpe au bord de la mer.

- 56 30 km plus loin, la station balnéaire Souira Kedima n'invite pas à l'arrêt-repos, je devine du haut de la colline qui la domine, des constructions modernes, des pavillons et des résidences de vacances plutôt banales et tristounettes ; en ce moment vides, elles attendent la saison pour s'animer et vivre. Mais ce petit point insignifiant et perdu sur la carte du Maroc est pour moi important, car à partir d'ici, je quitte la route côtière que je suis fidèlement depuis Casablanca (300 km) pour m'enfoncer dans les terres. L'absence d'hébergement entre Safi et Essaouira sur "ma" route du littoral m'oblige à virer à gauche vers l'Est et à rejoindre Talmest sur la Nationale P8 où l'on m'affirme (sans certitude) qu'il y a un hôtel. J'en prends le risque.
- 57 La petite route 6617 qui monte lentement et se faufile entre les collines fait des clins d'oeil à l'Oued Tensift qui vient de Marrakech et termine son existence sur la plage de Souira au pied d'une forteresse. En février, le fleuve connu pour sa vivacité est sage et ses eaux paresseuses lézardant au fond du lit s'amuse à slalomer à travers les champs d'un vert intense et par endroits dégagent des terrains déjà secs.
- 58 A Dar Tahar-ben-Abbou ou plutôt à Barrakat Erredi, la petite route de campagne rejoint la nationale où la circulation m'oblige à me tenir sur mes gardes. Là, je suis en plein pays Hiadma et la région s'est couverte, sans que je m'en aperçoive, de hautes collines atteignant les 550 m d'altitude, ce qui est peu, certes, mais à midi, sous le soleil qui ne fait plus de cadeau, monter à vélo chargé comme un bourricot une longue côte sans ombre devient fort pénible, surtout après le pont sur l'Oued Tensift. L'effort physique est récompensé par le plaisir esthétique et cette sensation de sublime beauté qu'on ressent est indescriptible. Tout autour du ruban bleu de la route, des montagnes pelées par le soleil, tachetées d'une végétation brûlée, bouchent l'horizon. Elles ressemblent aux collines ocre de Toscane alors que les petits champs d'oliviers et les murs en pierres évoquent l'Andalousie. A vivre dans cet environnement, il y a quelque chose de magique, d'irréel, on dirait les paysages (imaginaires) de la campagne d'Urbino peints pour le duc de Montefeltro par Piero della Francesca.
- 59 Est-ce le rêve ou la réalité ?
- 60 La chaleur me fait tourner la tête, rend trouble ma conscience, fait vaciller les repères et ma cervelle bout sous ma casquette. Seule l'absence de cyprès et la présence de dromadaires manifestant une totale indifférence quant à mon état, ramène mon imagination vagabonde sur terre ; elle est rouge et c'est bien celle du Maroc. Je consulte la carte : il n'y a rien à faire, il reste quelques kilomètres et il faut monter coûte que coûte, question d'honneur, la dernière côte qui mène à Talmest.
- 61 Talmest fut autrefois un gros bourg dynamique, un lieu où, avant d'arriver à Essaouira (65 km), l'on s'arrêtait obligatoirement à midi pour déguster dans les nombreuses cantines bordant la nationale des tajines dont la réputation dépassait de loin l'insignifiance de l'endroit. Il reste encore quelques traces de cette notoriété, car à El Jadida et à Safi, en apprenant que je passerai par Talmest, on me conseilla vivement de m'y arrêter, précisément, pour goûter à un de ces inoubliables tajines.
- 62 Bon, alors goûtons-y !
- 63 Le tajine est un ragoût qu'on cuit dans un pot de terre vernissé appelé aussi tajine ; son couvercle conique avec une petite ouverture au sommet permet la diffusion optimale des saveurs et des arômes. Le plat dont seuls les fins connaisseurs de la cuisine du Maghreb devinent la composition et le nombre d'épices, doit mijoter lentement et doucement sur un braséro allumé dans un récipient spécial également en terre cuite. C'est pourquoi, dès le matin, on voit les cuisiniers s'affairer, allumer le braséro et déposer méthodiquement et d'une manière très précise et non dépourvue d'arrière-pensée esthétique, les différentes couches qui composeront le tajine. On commence par la viande, puis on la recouvre d'oignons, d'olives, de légumes et de fruits en construisant une petite pyramide qu'on arrose d'huile d'argan, puis qu'on referme par le couvercle. Le plat cuit au petit feu de bois pendant plusieurs heures.
- 64 Assis sur la terrasse d'un restaurant à Talmest, je déguste mon tajine à l'agneau, aux carottes et petits pois en observant discrètement comment font les autres convives. Car on m'a servi

le plat "à la marocaine", c'est-à-dire : sans couverts et avec un pain rond dont les morceaux arrachés au fur et à mesure, utilisés comme pinces doivent me servir de... fourchette et de couteau ! Bon, c'est une question d'habitude, disons, que c'est un peu plus compliqué si l'on ne doit le faire qu'avec la main droite. Le ragoût d'agneau est un délice, et humant les arômes que dégage le plat, je crois reconnaître les saveurs de l'ail, du thym, de l'estragon, du persil, du gingembre, on y a ajouté aussi de la cannelle et des piments qui le rendent "hot" mais digeste. On a mélangé le salé avec le sucré, et c'est génial ! Par précaution, j'accompagne quand même ce repas royal d'une bouteille de *Coca* qui, on le sait, est le meilleur "sécuriste" de l'estomac en souffrance.

65 Monsieur Mohammed Nichane, 78 ans, marié, 6 enfants (c'est-à-dire 6 garçons) et 3 filles, est propriétaire de l'unique hôtel à Talmezt dont le nom est inversement proportionnel à son futur destin : l'hôtel de la Renaissance. C'est que la construction de l'autoroute Casa-El Jadida-Essaouira-Agadir a détourné la circulation de la P8 qui constituait le nerf du commerce et faisait vivre tout le village. "Avant, on faisait aussi restaurant et on servait par jour 100 tajines, 200 poulets et 80 œufs. Il y avait du monde, c'était le bon temps. Tout cela est fini", se plaint le vieil homme qui a gardé une énergie de bon aloi. Son hôtel, en effet, devait être assez important, bien situé, au centre du bourg, il avait une vingtaine de chambres, une belle cour intérieure, des sanitaires, des douches et le bar-restaurant avait une terrasse qui donnait sur la route. La clientèle de passage ne manquait pas. Tout cela appartient au passé. Je n'ai pas le choix. Pour 50 dirhams (5 euros) M. Nichane me propose ce qu'il a de mieux et ce qu'il appelle une "chambre" et qui, en fait, est une pièce complètement abandonnée, vide, avec dans un coin un meuble qu'on peut à la rigueur et avec un zeste d'imagination prendre pour un lit. Bien sûr, ni eau, ni douche, ni de lumière ou de clé, "n'ayez pas peur, je suis là tout le temps, il ne vous arrivera rien, je veille", me rassure le brave homme voyant mon hésitation devant la porte sans serrure et ma tête des mauvais jours. En plus, je suis de toute évidence le seul client de l'établissement.

66 Une heure plus tard, je suis rassuré : de nouveaux clients s'installent bruyamment à côté de ma "chambre" : deux motards espagnols qui traversent tout le Maroc et descendent jusqu'à Ouagadougou, au Mali. "Vous savez, nous, on aime ces petits hôtels locaux, si pittoresques, on a les moyens, bien sûr, mais rien ne vaut la fréquentation de tels établissements pour connaître le véritablement le Maroc et ses vrais habitants. Ici, vous êtes au cœur du pays, sans triche, sans masque, sans artifice et on est en plein dans le vrai", me dit Ramon comme pour s'excuser ou pour justifier son choix. C'est le plus âgé des deux, il a 48 ans, est mécanicien de profession à Barcelone, et se présente déguisé en vrai motard avec sa queue de cheval, son blouson en cuir noir, son vieux jean et ses bottes cloutées. Me voilà vraiment rassuré...

67 Le lendemain matin, le branle-bas de combat des Espagnols me réveille à 6 heures. C'est à peine si j'ai le temps d'immortaliser les motards avec leurs superbes motos. J'avale une omelette de trois œufs et un café-crème sans verre d'eau que me prépare M. Nichane dans un cagibi qui lui sert de cuisine et j'enfourche ma monture vers Essaouira. La route est plate, mais au loin, à droite, je devine dans le léger brouillard matinal le Jebel Hadid avec son sommet à 750 m...

Les arganiers

68 Confortablement installé dans un fauteuil en fausse paille devant un café-crème (sans verre d'eau) sur la terrasse du café situé au bout de la Place du Prince Moulay el-Hassan à Essaouira, j'observe les gens. C'est un café fréquenté surtout par les "indigènes" qui s'attablent dès le matin et sirotent avec délectation leur sempiternel café-crème (avec un verre d'eau !).

69 Il est 10 heures du matin. Il fait bon, une petite fraîcheur venue de la mer balaye la longue place plantée d'un côté d'arbres caoutchouc et rend l'air respirable. La ville s'éveille et les touristes sortent de leurs hôtels à l'affût du soleil avec des têtes mal réveillés, pourtant Essaouira

n'est pas une ville pour touristes noctambules. J'observe et je me désole. Je n'arrive pas à m'extraire de la tête la mauvaise impression que donnent les touristes de leur état, justement, de "touristes". Soi-disant décontractés, mais en fait guindés dans leur laisser-aller artificiel, ils se promènent, comme on se promène avec un chien, prenant un air de supériorité que leur donne probablement la bourse bien cachée au fond de leurs sacs et autres "bananes" attachées autour du ventre. Sans doute, il n'est pas facile de porter "naturellement" une chemise à fleurs, des shorts et des tongs quand on a l'habitude de porter toute l'année un costume cravate et des chaussures laquées. Il n'est pas aisé d'avoir un air supérieur et libre quand on souffre toute l'année du pouvoir et des caprices d'un patron. Ainsi, loin du pays, des amis, on se déguise, on se défoule, on prend la pose et on s'habille d'une forme qui frise le ridicule. Et ce ridicule atteint son paroxysme quand un "vieux" est venu ici s'encanailler avec un "jeune" et joue les "vieux-jeunes". Et puis, la démarche des touristes ! Tenue débraillée, paresse du corps, abandon de la prestance - il y a quelque chose de triste et même de honteux à voir les hommes exposer sans complexe leur gros ventre de "*red-faces*", les femmes suffoquer à cause des fesses alourdies par les sandwiches jambon-beurre et, surtout, à supporter ces regards vides, fatigués, désabusés et dépourvus de curiosité. Dignité perdue. Cajolés par le confort et le bien-être, rassurés par l'argent, les Occidentaux se sont ramollis non seulement du corps, mais surtout de l'esprit. Je ne pense pas seulement à une certaine jeunesse pour qui le débraillé est à la mode et signe de solidarité générationnelle, mais au comportement des aînés, des fortunés, qui prenant leurs aises, symbolisent le déclin d'une civilisation qui se veut supérieure et universelle. A quoi pensent les Marocains quand ils voient cette horde de touristes en vacances ? Je vois bien dans le regard de mes voisins de terrasse qu'ils ont de nous une bien piètre opinion.

70 Mieux vaut partir visiter la ville. Essaouira.

71 Comme la plupart des *échelles* ou comptoirs établis sur la façade atlantique du Maroc d'aujourd'hui, on pourrait penser que la date de naissance d'Essaouira correspond à celle de l'arrivée au Moyen-âge des Portugais dans la baie d'Amogdul dont le glissement phonétique a donné "Mogdura" (francisé en "Mogador").

72 Erreur. Bien avant les intrépides marins lusitaniens, des navires phéniciens, puniques et romains explorant l'Afrique, croisaient déjà le long des côtes berbères, s'approvisionnaient en eau potable et trouvaient les épices, le sucre, le sel, l'or et même des plumes d'autruche et surtout la pourpre. C'est probablement cette dernière marchandise qui fit la richesse et la réputation de la région. Car la pourpre, obtenue à partir d'un coquillage rare mais que l'on trouvait en abondance sur les îles près de Mogador (aujourd'hui appelées îles Purpuraires) était un élément culturel et artistique majeur de l'Antiquité méditerranéenne ; c'était la couleur divine, elle symbolisait à Rome le pouvoir et la couleur des *imperators*.

73 Selon Pline, c'est Hannon, l'un des premiers explorateurs carthaginois des côtes africaines qui aurait "découvert" Mogador au VI^e siècle av. J-C. Hannon, à la fois magistrat, amiral, chef d'expédition et, bien entendu, colonisateur, fut admiré par un certain Louis Antoine de Bougainville dont il inspirera la carrière d'explorateur.

74 L'Essaouira d'aujourd'hui ressemble à celle du XVIII^e siècle, un port, une squala (photo 8), une ville et une médina bien différents des ports, squalas, villes et médinas habituels du Maroc.



Photo 8 : Essaouira, ancienne Mogador avec son fort qui défend le port

- 75 C'est qu'ils furent conçus tous les trois par un géomètre et architecte français, élève de Vauban, un certain Théodore Cornut invité par le sultan alaouite Sidi Mohammed ibn-Abdallah. Celui-ci voulait avoir un port de commerce, de pêche et une base navale pour les expéditions punitives de ses corsaires qu'il envoyait combattre ceux d'Agadir. Ce qui est étonnant, c'est qu'il fit appel à un architecte français, un Avignonnais admirateur de la Renaissance qui avait travaillé pour Louis XV dans le Roussillon et à Saint Malo et pour les Anglais à Gibraltar. En trois ans, Cornut va édifier sur le plat pays Haha le port, sa kasbah et la médina dont les dessins vont enchanter le sultan mais affoler ses finances. Le Français sera congédié sans façon. Quelques années plus tard, un Anglais ajoutera quelques éléments au port, l'agrémentant d'une porte d'entrée néo-classique. Il n'en reste pas moins que le Français a fait un travail original au point que la ville portera dorénavant le surnom d'*es saouira*, la "bien dessinée", qui deviendra son nom officiel à partir de l'Indépendance en 1956.
- 76 C'est donc grâce à l'imagination d'un petit architecte français d'Avignon qu'Essaouira connaîtra son âge d'or, mais c'est aussi, hélas, à cause des Français qu'elle connaîtra son déclin. Le Protectorat (1912-1956) va miser sur d'autres ports : Tanger, Casablanca, Kenitra, Agadir... et abandonnera la ville (rebaptisée Mogador) à cause des eaux pas assez profondes pour recevoir des navires de gros tonnage. Dans les années 1960, Essaouira devient le lieu de villégiature pour la "*beat generation*" en manque d'inspiration et un refuge pour des hippies en quête du soleil.
- 77 Aujourd'hui, pour le touriste pressé qui passe quelques instants à Essaouira, tout paraît beau. Le paysage est agréable, la plage large, la mer calme, la ville semble rayonnante et le soleil de février déjà fort actif. C'est une ville qui a une âme, un esprit qui la rend incomparable, unique. La présence de nombreux touristes rassure sur le choix des vacances pris par d'autres... touristes.
- 78 Les apparences détournent de l'essentiel. Car il semblerait que la réalité est autre. Je lis dans les pages locales de la presse qu'on s'alarme de la surpopulation, de la détérioration des bâtiments qui tombent littéralement en ruines et de la vétusté des infrastructures hôtelières. La migration des populations rurales vers Essaouira a engendré une situation économique difficile et a dégradé la qualité de vie de la ville qui vit principalement de l'artisanat, de la pêche et, avant tout, du tourisme. Ce dernier, élément indispensable d'enrichissement de la cité, est pourtant devenu une fatalité qui blesse la ville et risque de modifier irréversiblement son image par la destruction de certains quartiers historiques comme le *mellah* (ancien quartier juif). La future

édification en béton d'un front de mer dont le modernisme architectural dans ce coin de la médina semble pour le moins absurde et le projet d'un centre commercial international à usage quasi exclusif des touristes fortunés, provoque une polémique entre les "modernistes" et les défenseurs du patrimoine.

79 Assis dans un petit café (dans une des cours symétriques du souk Jdid construit par Cornut, à droite de l'axe de la médina), je déguste mon troisième ou quatrième café-crème de la journée, (servi avec le verre d'eau). Ici, pas de touristes, pas d'intrus, le coin est calme, à l'ombre des arcades du portique qui en fait le tour et c'est apparemment un lieu de passage, car je vois une foule qui ne cesse de traverser la cour. Je me repose et j'observe.

Si la majorité des hommes, surtout les jeunes, est habillée à l'européenne, certains, surtout les personnes plus âgées "embabouchées", sont parfois enturbannés d'une *razza* blanche oud'une *aimâma* en couleur, portent la *jellabah* d'une grande sobriété. Faut-il rappeler que la *jellabah* portée par les hommes et, depuis les années 1930 par les femmes, est au Maroc le symbole des valeurs patriotiques, c'est le costume national, officiel, porté depuis des siècles par les sultans, les dignitaires, les députés ; on la porte obligatoirement pendant les fêtes religieuses et les cérémonies officielles. C'est surtout un vêtement pratique pour des occupations quotidiennes, en fait, c'est peut-être aussi un vêtement cache-misère, une sorte d'uniforme neutre qui habille vite et à peu de frais. La *jellabah* est, historiquement, un vêtement d'homme très ancien, en laine de serge ou de drap, mais qui a depuis beaucoup évolué. Aujourd'hui, la *jellabah* est en matières synthétiques, le capuchon a rapetissé, les couleurs sont éclatantes, les broderies sont faites à la machine, les motifs ne sont plus codés selon les tribus et les régions et les dessins sont moins traditionnels que fantaisistes ou à la mode du moment.

80 Quant aux femmes qui traversent la placette comme des ombres fuyantes, fuyant les regards des invisibles scrutateurs, (dont je fais partie), la variété d'habillement est plus riche. Les tenues européennes sont rares et les costumes variés, surtout dans la manière de porter le voile. Il y a tant de types de foulards que seul un spécialiste serait capable de faire la différence entre le *haïk*, le *hijab*, le *jilbab*, la *khimara* ou le *niqab*. Je constate que, quel que soit le type de voile et de foulard, qu'il cache seulement les cheveux ou tout le corps (les yeux et les mains compris), les Marocaines savent le porter avec une grâce, liberté et élégance non dépourvues de séduction. De même, certains tatouages féminins (définitifs ou provisoires, au henné) sur les visages, les mains, les bras et les chevilles dont la symbolique est bien précise montrent qu'on peut parfaitement associer la contrainte avec la liberté, la tradition avec la modernité, et la pudeur avec la coquetterie...

81 Quitter Essaouira sous la pluie est fascinant. De loin, à côté des dunes paresseuses, sur la bretelle qui rejoint la N1 qui mène à Agadir, la ville d'ordinaire si blanche, si lumineuse, se couvre d'une grisaille que le reflet de l'océan redouble tandis que les murailles à créneaux habituellement si gaies, si chaudes deviennent mornes et tristes. A l'horizon, les formes cubiques et sombres de la kasbah du port se découpent sur la toile du ciel tapissée de nuages lourds et immobiles. Au large, l'île de Mogador devenue d'un noir sépulcral déchire avec sa rocaïlle en forme de proue le miroir déformant des eaux de la Baie. Je quitte donc la ville sans regret et encore sans peine car jusqu'à Smimou, 30 km plus loin, la route est toujours plate ; j'avance donc sans effort, ou presque, car le faux-plat donne l'illusion d'une surprenante facilité.

82 Je pénètre dans le pays Haha, le royaume des arganiers.

83 L'arganier (*Argania spinosa* de la famille des *Sapotacées*, de l'ordre des *Ebénales* et de la classe des *Magnolopsida*) est, comme l'indique le dictionnaire, "un arbre endémique du Maroc", il pousse principalement dans les régions de l'Atlas. En raison de son bois très dur, on l'appelle aussi le bois de fer (photo 9).



Photo 9 : Les arganiers

- 84 Il peut atteindre 10 mètres et vivre 200 ans. Son origine est ancienne, elle daterait de l'ère tertiaire quand les îles Canaries étaient encore collées au continent africain. C'est un épineux qu'adorent les dromadaires et les chèvres mais que doivent éviter à tout prix les cyclistes avec leurs vélos aux pneus fragiles. D'ailleurs, je ne manquerai pas d'en faire l'amère expérience et d'en être la première victime par mon imprudence.
- 85 A première vue, l'arganier ressemble à l'olivier, il a le même tronc court et tortueux et les collines "squattées" par les arganeraies au sud-ouest du Maroc (occupant une surface d'environ 1 million d'hectares) ressemblent de loin aux interminables oliveraies andalouses, mais si les oliviers sont plantés en rangs, régulièrement, en terre arable, les arganiers semblent, eux, pousser librement, dans le désordre, appréciant la terre caillouteuse des zones arides et l'air marin des pentes de l'Atlas. Les forêts d'arganiers ont été classées par l'Unesco en 1999 comme "réserves de biosphère" (RBA) et jouent un rôle socio-économique et environnemental très important. Le fruit de l'arganier ressemble à celui de l'olivier : c'est une baie ronde ou ovale qui n'a pas de noyau mais contient une noix renfermant jusqu'à trois amandes, recouverte d'une coque très dure que seuls le marteau et les sucs gastriques des estomacs des caprins arrivent naturellement à... ramollir.
- 86 Car l'utilité première de l'arganier, c'est son huile, fameuse pour ses qualités thérapeutiques, alimentaires et gustatives, ses vertus curatives et nutritionnelles. L'huile d'argan est utilisée dans l'industrie cosmétique et constitue un excellent remède pour ceux qui souffrent de déshydratation cutanée, d'eczéma, de surdité, de rhumatismes, elle guérit la varicelle et les maladies cardio-vasculaires notamment, réduit les risques d'infarctus du myocarde mais aussi retarde la chute des cheveux et redresse les ongles cassants. Mais j'oubliais l'essentiel : l'huile d'argan, véritable potion magique, développe les capacités cérébrales !
- 87 Il faut beaucoup de fruits pour obtenir à peine quelques gouttes d'huile. Le travail, réservé exclusivement aux femmes, est long et fastidieux, surtout si on utilise dans des conditions rustiques la méthode traditionnelle et familiale. Il faut d'abord dépulper le fruit qu'on cueille au printemps, puis concasser la coque, l'ouvrir pour en extraire le ou les amandons, ensuite on procède à leur lente torréfaction dans un pot de terre et à la trituration des graines dans une meule spéciale, également en pierre. A la fin, on malaxe la pâte avec un peu d'eau et on la pétrit avec les mains.
- 88 On rapporte aussi une autre méthode d'extraction de l'huile d'argan, plus "spéciale" et plus originale dont je n'ai pu vérifier l'authenticité. Comme la coque est très dure, au lieu de la dépulper par écrasement et la concasser avec deux pierres, on donne les fruits aux chèvres qui en raffolent. Il paraît que leur appareil digestif dissout la dure coque du noyau. Il suffit donc d'attendre patiemment la fin de la digestion et le moment précis de la défécation pour récupérer dans le crottin le précieux fruit "nettoyé" de sa coque...

- 89 Je traverse pendant des kilomètres d'épaisses forêts d'arganiers, pourtant, je lis dans la presse, qu'on assiste depuis plusieurs années à une régression alarmante des arganeraies aussi bien en surface qu'en densité due essentiellement au déséquilibre écologique provoqué par l'homme. Les paysans misent davantage sur l'intensification de l'agriculture (plus facile et plus rentable) et défrichent les forêts d'arganiers. Pour sauver la situation et neutraliser les conséquences de cette mutation (érosion du sol, baisse des nappes phréatiques...), des colloques internationaux ont été organisés à Agadir et c'est apparemment le Canada qui s'implique le plus dans le sauvetage de cet "or vert" du Maroc.
- 90 Tout en méditant sur l'utilité des braves ruminants à cornes, de la productivité et du consumérisme et en regardant des deux côtés de la route le défilé des arganeraies sauvages, je n'ai pas remarqué que la pluie s'était arrêtée et qu'à l'horizon étaient apparus les lacets des Jebels Amardma et Amsittene (altitude 1000 m). Fasciné par l'environnement et perdu dans mes pensées, je n'ai pas senti que la chaussée montait de plus en plus et je n'ai même pas pris conscience que je ne pédalais plus, mais que je poussais ma bécane sous un soleil de plomb. Car le tronçon entre Tamanran et Tamri (60 km) est le plus ardu de la randonnée. Le paysage s'est sérieusement plissé, la N1 "tousse", et la multitude des collines ressemble par transparence à une mer agitée. Le Haut Atlas dans un ultime sursaut trempe ses pieds dans l'océan et provoque des accidents telluriques.
- 91 Et c'est seulement à quelques kilomètres avant Tamri qu'on assiste du haut d'un belvédère rocheux à un spectacle dont la beauté vous coupe littéralement le souffle (déjà bien court, vu la montée de la dernière côte) : tout en bas et à droite, des lacets sans fin de la route, un peu plus loin, l'Atlantique qui lâche comme dans un fantastique débarquement, ses rouleaux blancs vers les plages de sable, un peu plus à gauche, enfoncée dans une vallée verte comme dans une étrange et inattendue oasis, le bourg de Tamri avec comme "signe" visible de loin, son minaret polychrome. Tout autour, au loin, dans les nuances violacées des ombres, se détachent les douces collines tachetées d'arganiers.
- 92 Ce qui du haut pouvait faire penser à une palmeraie est, en effet, une immense bananeraie qui fait la gloire du village berbère. Lovée au fond d'une anse provoquée par l'arrivée de l'Oued Tinkert qui descend du Jebel Touchka et crée un microclimat, Tamri est la "capitale de la banane" ou le "village du bananier". En effet, tout le long de la route Nationale qui traverse le bourg et le coupe en deux, on ne trouve que des échoppes remplies de petites bananes très sucrées. A voir les stands de Tamri et de la région littéralement décorés de bananes, on ne soupçonnerait pas un instant que tout en étant un grand exportateur de ce fruit, le Maroc vit en ce moment une crise qu'on pourrait croire *a priori* due aux aléas climatiques (la sécheresse), qui freinent la production des bananes. J'apprends que le marché mondial de la banane s'est sérieusement détérioré en raison de la surproduction et aussi à cause de la chute de la demande des pays consommateurs. Certains spécialistes pensent cependant que "la filière de la culture de la banane est en crise à cause des importations anarchiques, abusives et massives par les pays africains", comme l'écrit dans *l'Economiste* (le plus grand quotidien économique du pays) Jamal Eddine Herradi.
- 93 A partir de Tamri et jusqu'à Agadir (60 km) commence le chapelet ininterrompu de sites, de plages, de centres et de villages de vacances qui attirent les amateurs de surf, de frisbee, de bodyboard et d'autres sports de mer. La côte est belle, le Cap Rhir imposant, les plages longues et la houle favorable. Je traverse une lande balayée par le vent du Nord où poussent les arganiers mais aussi quelques palmiers et surtout les cactus en forme de bouquets de petits chandeliers, principal danger du cycliste. Des bellâtres aux muscles d'or, dont le bronzage contraste avec les cheveux blondis par le sel, sirotent leurs cocktails affalés sur les terrasses des cafés d'Amesnaz, de Taghazoute, de Tamrhakht. De belles amazones cheveux au vent et aux tenues légères, traversent la route d'un pas léger devant les regards blasés des rares indigènes. La Banana Beach est toute proche. Les vacances, quoi !

- 94 Encore un petit effort, quelques coups de pédales et de la route collée aux pentes d'un promontoire couronné par le fantôme de l'ancienne kasbah, apparaît dans toute sa modernité, Agadir.
- 95 Le lendemain, assis au pied des murailles de la kasbah de la colline qui domine la nouvelle ville, j'admire le coucher du soleil découpé en tranches horizontales par les traits foncés des nuages. La mer, que la baie rend sage, est ce soir noire comme une pierre noire. Image de rêve qui ressemble à une carte postale. Tout est calme dans le silence et l'obscurité qui recouvrent doucement la ville allumant ses lumières ; il y règne une grande douceur.
- 96 Tout devait être pareillement calme, rassurant et beau en cette nuit du 29 février 1960 quand, brusquement, pile 20 minutes avant minuit et pendant à peine 15 secondes, un terrible séisme fit trembler la colline d'Agadir et rasa presque totalement plusieurs quartiers se trouvant à l'abri sur les pentes et en bas de la montagne. Il faut dire qu'une semaine avant un séisme avait frappé Melouza en Algérie et que six jours avant et le jour même du drame plusieurs petites secousses avaient été ressenties par les habitants d'Agadir ; mais qui pouvait voir en cela un "signe" précurseur, un danger avant-coureur, inspirant aux villageois la funeste prémonition d'une nouvelle colère de Vulcain ? Il y eut environ 20 000 victimes ensevelies sous les décombres de leur maisons. C'était terrible, l'apocalypse !
- 97 "... On sent la mort partout. Hier, quand j'étais en train de piocher sur les maisons écroulées, ça sentait drôlement fort et il n'y avait pas encore deux jours. Qu'est-ce que ça sera dans trois ou quatre jours, ou même plus. Car même avec le matériel des Américains, il faudra plusieurs semaines...", témoignait sur le vif dans une lettre à ses parents Jean Bregent, militaire de la base navale.
- 98 Aujourd'hui, on n'a pas reconstruit Talbordj, Yachech et Founti, les villages-martyrs balayés par le séisme, on a rasé ce qu'il en restait, égalisé le sol, pansé les blessures du terrain raviné, retapé un petit marabout en face du port épargné par miracle et refait seulement une partie des remparts de l'ancienne kasbah qu'on voit de la nouvelle ville d'Agadir et qui est devenu un lieu de pèlerinage obligé. Pour ne pas oublier le drame et rappeler aux vivants ce qui est gravé depuis des siècles sur le linteau de la porte d'entrée de l'invisible kasbah ("Crains Dieu et respecte le Roi"), on a écrit en disposant des pierres blanches sur le flanc de la colline côté mer trois mots : "Dieu, Roi, Peuple". Ces trois mots vus de très loin, illuminés la nuit, étrangement brillants sur le ventre noir de la montagne maudite, sont comme calligraphiés au pinceau de lumière ; des lettres de feu, de mémoire brûlante, tracées par un démiurge hors du temps. Image inoubliable.

Pour citer cet article

Référence électronique

Bruno Koper, « La côte marocaine à vélo (février 2007) : Casablanca », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], E-Topiques, mis en ligne le 02 novembre 2009. URL : <http://cybergeo.revues.org/index22746.html>

Droits d'auteur

© CNRS-UMR Géographie-cités 8504
